

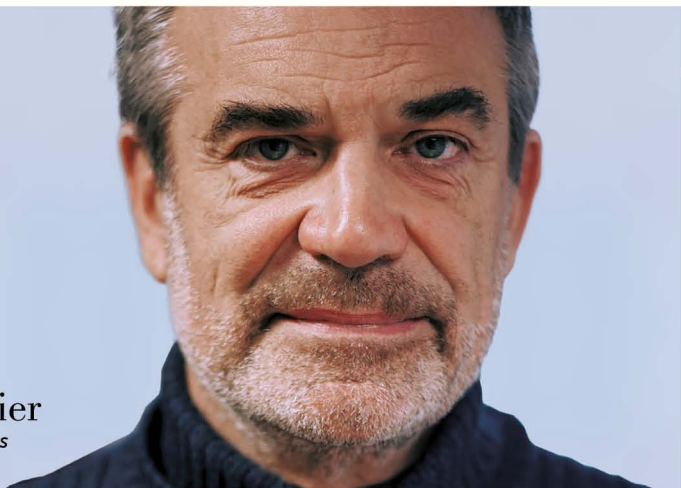
YANN

BOISSIÈRE

Heureux comme un juif en France ?

Réflexions d'un rabbin engagé

Tallandier
©ESSAIS



Heureux comme
un juif en France ?

Yann Boissière

Heureux comme un juif en France ?

Réflexions d'un rabbin engagé

Tallandier
ESSAIS

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3905-6

À Joni et Clément.
À Arlette et Félix.

Les gens heureux ont une histoire

Un matin de 1989, après seize années d'une maladie comportant de longues périodes d'hospitalisation de plus d'un an, une infirmière m'appelle de l'hôpital Saint-Louis. « Dieu compte les larmes », affirme la tradition juive. Je pleure toutes les larmes de mon corps en assistant aux derniers instants de ma mère. Je les ai pleurées, déjà du vivant de ma mère, à la vue de son corps torturé. Elles coulent une ultime fois, à la vue de l'encéphalogramme plat qui émet le bip final.

À ma grande surprise s'ouvre alors une période d'ébullition intellectuelle et spirituelle inouïe. Une hypersensibilité de vaste ampleur, comme une augmentation de capacité. Dans cette période d'ouverture de mon âme, on m'invite à venir écouter, place des Vosges, Pierre-Henri Salfati, un érudit dont le cours porte sur le

Cantique des Cantiques. Il improvise à partir de quelques versets, et l'intérêt qu'il suscite en moi est variable... *A minima* captivant, le plus souvent transcendant. J'ignore totalement ce qu'est le judaïsme. La veille encore, le mot « Dieu » m'écorchait les lèvres. Les spiritualités m'intéressent, certes, mais comme mille autres choses ; pour paraphraser Laplace devant Napoléon, « l'hypothèse de Dieu » n'entre pas dans ma manière de formuler les choses.

Que se passe-t-il ?

Il n'y a pas d'appel, pas d'illumination. Je ne peux pas dire non plus qu'il y a maturation d'obscurs désirs antérieurs. Il y a une surprise, douce mais radicale : une dilatation de mon monde dans une direction absolument imprévue. La meilleure image qui me vient à l'esprit pour l'exprimer, bien éloignée du champ de la spiritualité, c'est celle que Michael Jordan a employée un jour après une finale NBA où il avait marqué plus de trente points. Sa perception, raconte-t-il, était comme altérée : il voyait le panier comme s'il faisait trois mètres de large, et quelle que soit la manière dont il tirait dans sa direction – avec application, ou sans –, la balle rentrait immanquablement. C'est exactement ainsi que je reçois l'enseignement de Pierre-Henri Salfati. Le « panier », c'est moi, et tout rentre. Alors que

je ne cherche rien, chaque pensée, commentaire ou trait d'esprit vient vers moi et me « trouve » avec une facilité déconcertante.

Mais le plus extraordinaire, c'est le phénomène de « gant inversé » : la plupart du temps, ces enseignements vont totalement à l'encontre de ce que je pense, crois... Le seul fait de les entendre, pourtant, me retourne intégralement, m'y fait adhérer immédiatement avec le sentiment d'une adéquation parfaite. « C'est ça, être juif ? C'est ça, le judaïsme ? Mais c'est moi ! C'était moi, sans le savoir ! » Comme un gant, en effet, que l'on retourne. Je saisis rapidement que je ne suis pas en train de suivre une UV de judaïsme. Que c'est de l'être juif qu'il est question, de *mon* être juif.

Je suis ainsi « retourné », dans tous les sens du terme. Ma « conversion » me fait devenir quelqu'un « d'autre » sans cesser d'être « le même ». Comme si je m'étais, en fin de compte, « révélé » à moi-même.

Qu'ai-je compris, qu'ai-je « vu », pour le dire en langage rabbinique ? Mon monde s'est soudain ouvert, radicalement et en douceur, sur ces arrière-mondes que l'ironie contemporaine, fière d'une lucidité qui n'est en fait que sécheresse, aime à mépriser comme autant d'illusions. J'ai vu que la véritable dimension

où se joue le sens du monde, de *mon* nouveau monde, se situait dans ces caresses et contre-caresses du langage et du texte que promène la tradition sur le cuir du réel. Ces questions où le cœur, le corps et l'intellect de l'homme œuvrent de concert pour témoigner du don de l'être, et prendre ses responsabilités dans le monde. Sentiment d'*être au cœur* de ma vie.

Le monde de la connaissance est captivant. Le monde des chiffres est fascinant. Mais ce qui s'est ouvert pour moi, ce je-ne-sais-quoi, ce quelque chose d'autre, voilà ce qui rend le monde intéressant. Le fait que Dieu compte chaque larme, le fait qu'aucune caresse ne reste évanouie, que tout soit sujet à destination.

La décision de me convertir au judaïsme est douce, nette et sans bavure.

CONVERSION

Je me tourne alors vers le Mouvement juif libéral de France (MJLF), une communauté animée à l'époque par les rabbins Daniel Farhi¹

1. Avec Colette Kessler et Roger Benarrosh, Daniel Farhi a fondé le MJLF en 1977, dont il a été le premier rabbin.

et Pauline Bebe¹, deux personnalités médiatiques dont les enseignements frappent par la force, la clarté et la justesse, qui militent en faveur d'un judaïsme éclairé, entre tradition et modernité. Le processus de conversion que l'on me propose me séduit par son équilibre entre ouverture et rigueur : étude panoramique des innombrables aspects de la tradition (pratiques, légaux, historiques, philosophiques), sollicitation constante au questionnement et à la compréhension, fréquentation assidue de la vie communautaire pour s'y socialiser. Le chemin est long mais il conserve sa clarté logique. Le sentiment d'être accueilli par des rabbins, par des enseignants dédiés, par la communauté est réel ; il constitue d'ailleurs toujours un point fort du MJLF aujourd'hui². Si tout se passe bien, je serai accompagné à bon port, mais sans promesse d'automaticité.

Au bout de deux ans, en effet, intervient le Beit-Din : un tribunal rabbinique constitué de trois rabbins, devant lequel le candidat à la

1. Première femme rabbin de France, elle exerce au MJLF avant de fonder la CJL (Communauté juive libérale) en 1991.

2. En 2019, le MJLF s'est rapproché de la communauté de l'ULIF-Copernic pour constituer une entité plus large : JeM (Judaïsme en Mouvement).

conversion se présente pour voir sa démarche validée (ou non), et être ainsi admis au sein du *Klal Israël*, le peuple juif. J'avais adopté les pratiques juives : le shabbat, la prière, la nourriture casher, le port des téfilines le matin, l'étude... Je me savais juif dans mon âme depuis que la question me taraudait, mais la reconnaissance n'est pas une affaire « solo », elle est affaire de statut, affaire de communauté. Cette objectivation du statut est exprimée par le Beit-Din, et elle est essentielle.

DU BONHEUR COMMUNAUTAIRE

Dès après mon admission au sein du *Klal Israël*, je m'engage dans le MJLF. Le mouvement possède deux synagogues : une dans le XV^e arrondissement, l'autre dans le XI^e. Je suis très impliqué dans le groupe du MJLF-Est. La communauté, *small-size*, a un petit air de Jérusalem avec son arrière-cour ensoleillée. Là, j'écris des commentaires, je dirige des offices. J'attire assez vite les responsabilités et un jour je prends la direction du comité exécutif local. Puis, en 1997, le président du MJLF d'alors, Félix Mosbacher, propose de m'embaucher comme adjoint de la directrice

du Talmud-Torah, la structure d'enseignement de la communauté. La proposition implique pour moi un changement de vie radical. Mais j'accepte.

Avec un bonheur insoupçonné, je m'épanouis totalement dans ce poste, que je redimensionne à ma manière. Conception des programmes pédagogiques, responsabilité d'une équipe d'une trentaine d'enseignants, projets hors les murs innombrables, développement de la structure, qui comptera jusqu'à 380 enfants, je travaille deux journées en une. Cet accomplissement personnel est adoubé un soir de conseil d'administration par la sentence de François Bernard, membre éminent du Conseil d'État et du conseil d'administration du MJLF. Après avoir écouté mon exposé de la situation du Talmud-Torah – c'était mon premier conseil –, il prend la parole et, dans un silence vibrant d'incertitudes, assène avec autorité : « Cela fait des années que l'on nous raconte que le Talmud-Torah va bien. Eh bien, messieurs, c'est la première fois qu'on nous le démontre ! »

En 2007, après dix années, je décide pourtant de renoncer à mon poste. On m'a régulièrement proposé de devenir rabbin mais, obsédé par une certaine idée de la liberté, j'ai décliné l'offre avec constance. Ce tropisme n'a pas varié, mais

dans la vie, il est des projections de soi-même qui tout à coup – l'âge, l'expérience, le désir tout simplement – s'évaporent. Aussi, en 2007, je quitte mes fonctions au MJLF pour devenir rabbin.

« *BE A SIGNIFICANT RABBI !* »

La formation d'un rabbin libéral comporte un double cursus : un parcours universitaire et, en parallèle, l'enseignement de la tradition. Me voici donc au prestigieux département d'études hébraïques de la Sorbonne. Mais je suis aussi élève du Geiger Kolleg pour la partie rabbinique. Je fais alors des allers-retours entre Paris et Berlin. Ma dernière année, quant à elle, se déroulera intégralement à Jérusalem.

Berlin m'effraie. Ville lumière du judaïsme, berceau du judaïsme libéral en particulier, c'est aussi une ville catastrophe de l'histoire juive. Je prends mes quartiers dans une pension à la façade indéfinissable, que je finis par qualifier de « style allemand » : entre *Bauhaus* et château fort à la *Harry Potter*. Vétuste mais très propre, elle est tenue de main de maître par une inépuisable armada de matrones russes – dont l'allemand approximatif m'enhardit à

entreprendre de chaleureuses conversations. Je loge à Kantstrasse, à proximité de la délicieuse Savignyplatz, à deux pas du Kurfürstendamm, et à côté du Abraham Geiger Kolleg.

Les bâtiments du Geiger n'excèdent pas la taille d'un appartement. Il est émouvant de penser qu'un lieu si simple relève à lui seul un immense défi historique : incarner, par-delà l'horreur, le relais des prestigieuses institutions d'enseignement juif d'avant-guerre, comme l'Académie pour la science du judaïsme (Hochschule für die Wissenschaft des Judentums) où enseignaient Hermann Cohen, Julius Guttmann et Leo Baeck, supprimée dès 1942 par les nazis.

Mes condisciples viennent, dans leur grande majorité, d'Europe de l'Est, Russes pour la plupart. Les rabbins Tovia Ben-Chorin et Mickaël Leipziger, l'érudit Admiel Kosman sont l'âme de l'institution, et mes principaux maîtres ; de véritables lumières qui, de manière décisive, parviennent à modeler ma vision sur de nombreux points de la tradition.

Côté vie juive, je fréquente l'impressionnante synagogue de la Pestalozzistrasse. En dehors de son style meringue, sa particularité tient aux offices, puissants et solennels, où chantres et chœur y font résonner la grande

liturgie de Louis Lewandowski. L'image est saisissante : probablement une copie à l'identique de ce qu'était le judaïsme libéral en 1850. « *It's not a synagogue, it's a museum !* » aime à persifler l'un de mes condisciples. Sur le trottoir, dans un déploiement de barrières et de bergers allemands, la *Polizei* monte la garde avec un sérieux qui à la fois rassure et inquiète.

Ce double sentiment, à vrai dire, exprime de manière assez juste la relation de l'Allemagne aux juifs. Voilà probablement le pays qui a fait le plus gros travail de mémoire sur la Shoah, avec des initiatives mémorielles remarquables, mais malgré cela, marcher dans la rue, c'est ne jamais pouvoir s'ôter de l'esprit le fait que c'est ici qu'a été conçue la Shoah. Ainsi, alors que j'assiste, un soir, à l'hôtel Kempinski, au cocktail d'intronisation du nouvel ambassadeur de Russie en Allemagne, un journaliste me parle des synagogues à Berlin avant guerre et me livre cet adage historico-architectural qui fait froid dans le dos : « *Distrust the empty places !* », « Méfiez-vous des espaces vides ! La plupart du temps, ils révèlent l'emplacement d'une synagogue détruite... » De fait, il y a beaucoup d'espaces vides à Berlin, cette ville qui, en 1932,

comptait environ une centaine de synagogues et dans laquelle il n'en reste plus que cinq !

Ma dernière année, 2010-2011, se déroule en continu à Jérusalem. J'habite à Arnona, un quartier qui borde la route d'Hébron filant vers le sud, à deux pas de la maison de Shmuel Yosef Agnon, petit bijou *Bauhaus* qui à son époque marquait les limites de la ville, face au désert. Mes deux institutions référentes y sont la Conservative Yeshiva et le prestigieux institut du *rav* Adin Steinsaltz, qui vient de nous quitter, et qui fut sans doute l'un des plus grands érudits des XX^e et XXI^e siècles. Je ressens comme un privilège d'avoir pu parfois étudier directement auprès de lui. En dehors de son savoir encyclopédique et de la saveur unique de son enseignement, je n'oublierai jamais la manière dont il s'est adressé à notre petite promotion de futurs rabbins libéraux, à la fin de notre cursus, pour livrer ses ultimes recommandations ; saluons, au passage, sa totale liberté de pensée, car alors qu'il était l'objet d'intenses pressions de la part du milieu ultra-orthodoxe pour qu'il renonce à accueillir au sein de son institut des élèves issus de séminaires libéraux, il les ignorait superbement, voué qu'il était à l'idée que la Torah s'enseigne à qui veut l'entendre, point. Comme, donc, nous l'interrogions

sur la manière dont, de retour dans nos pays respectifs, nous devrions gérer les difficiles relations entre sensibilités et institutions orthodoxe ou libérale, le *rav* Steinsaltz avait repoussé la question : « Fichez-vous de tout cela, avait-il répondu, ne vous préoccupez que d'une seule chose : *Be a significant rabbi !* »

RABBIN

En novembre 2011, je suis ordonné à Bamberg (Allemagne). Cette même année, je suis engagé au MJLF, aux côtés des rabbins Delphine Horvilleur et Steven Berkowitz.

Le mot *rav*, en hébreu (« rabbin »), signifie « beaucoup », « multiplicité », il évoque une dynamique de générosité, d'abondance, le fait que ce qui vous nourrit déborde, *doit* déborder. À l'heure où notre post-modernité s'adonne sans réserve aux experts, le rabbin se pose encore comme généraliste, un tenant des humanités au pays de l'intelligence artificielle. Osons : un modeste militant de l'IN, l'« intelligence naturelle ». Il est censé être un *moré dérekh*, un enseignant, *a minima* un repère. Garant de la transmission et de la pertinence renouvelée des valeurs du judaïsme, le rabbin

Table

Les gens heureux ont une histoire	9
<i>Conversion</i>	12
<i>Du bonheur communautaire</i>	14
« Be a significant rabbi ! »	16
<i>Rabbin</i>	20
<i>Le judaïsme libéral</i>	22
Une communauté inquiète	31
<i>ADN, culture et individu</i>	34
<i>Les chiffres de l'inquiétude</i>	43
<i>La bataille de l'attention</i>	47
<i>Les mots de l'incertitude</i>	57
Heureux comme Dieu en France	61
<i>Le pacte de reconnaissance</i>	62
<i>Après Vichy, reconstruire</i>	66
<i>Le judaïsme dans la République</i>	71
<i>La place d'Israël</i>	74

HEUREUX COMME UN JUIF EN FRANCE ?

<i>L'amour a ses raisons</i>	77
<i>Le refuge</i>	79
<i>Un sujet de fierté</i>	80
<i>La diaspora</i>	82
<i>Le laboratoire</i>	84
Le dialogue judéo-chrétien	95
<i>Les bouquets du dialogue</i>	96
<i>Les avatars de l'antijudaïsme chrétien</i>	98
<i>La question d'Israël</i>	104
<i>L'avenir</i>	108
Dialoguer avec l'islam	111
<i>Situation de l'islam</i>	113
<i>Le théologico-politique</i>	114
<i>Le diktat de la réforme</i>	116
<i>L'identité</i>	118
<i>La place dans la République</i>	121
<i>Petite physique de l'amalgame</i>	125
<i>Entre juifs et musulmans</i>	129
Des convictions	133
<i>L'individu, le citoyen</i>	138
<i>Neutralité</i>	140
<i>Le bien commun</i>	141
Glossaire	147